

Ma vie était rentrée dans l'ordre, mais non pas l'empire. Le monde dont j'avais hérité ressemblait à un homme dans la force de l'âge, robuste encore, bien que montrant déjà, aux yeux d'un médecin, des signes imperceptibles d'usure, mais qui venait de passer par les convulsions d'une maladie grave. Les négociations reprurent, ouvertement désormais ; je vis répandre partout que Trajan lui-même m'en avait chargé avant de mourir. Je raturai d'un trait les conquêtes dangereuses : non seulement la Mésopotamie, où nous n'aurions pas pu nous maintenir, mais l'Arménie trop excentrique et trop lointaine, que je ne gardai qu'au rang d'État vassal. Deux ou trois difficultés, qui eussent fait traîner des années une conférence de paix si les principaux intéressés avaient eu avantage à la tirer en longueur, furent aplanies par l'entregent du marchand Opramoas, qui avait l'oreille des Satrapes. Je tâchai de faire passer dans les pourparlers cette ardeur que d'autres réservent pour le champ de bataille ; je forçai la paix. Mon partenaire la désirait d'ailleurs au moins autant que moi-même : les Parthes ne songeaient qu'à rouvrir leurs routes de commerce entre l'Inde et nous. Peu de mois après la grande crise, j'eus la joie de voir se réformer au bord de l'Oronte la file des caravanes ; les oasis se repeuplaient de marchands commentant les nouvelles à la lueur de feux de cuisine, rechargeait chaque matin avec leurs denrées, pour le transport en pays inconnu, un certain nombre de pensées, de mots, de coutumes bien à nous, qui peu à peu s'empareraient du globe plus sûrement que les légions en marche. La circulation de l'or, le passage des idées, aussi subtil que celui de l'air vital dans les artères, recommençaient au-dedans du grand corps du monde ; le pouls de la terre se remettait à battre.

La fièvre de la rébellion tombait à son tour. Elle avait été si violente, en Égypte, qu'on avait dû lever en toute hâte des milices paysannes en attendant nos troupes de renforts. Je chargeai immédiatement mon camarade Marcius Turbo d'y rétablir l'ordre, ce qu'il fit avec une fermeté sage. Mais l'ordre dans les rues ne me suffisait qu'à moitié ; je voulais, s'il se pouvait, le restaurer dans les esprits, ou plutôt l'y faire régner pour la première fois. Un séjour d'une semaine à Péluse s'employa tout entier à tenir la balance égale entre les Grecs et les Juifs, incompatibles éternels. Je ne vis rien de ce que j'aurais voulu voir : ni les rives du Nil, ni le Musée d'Alexandrie, ni les statues des temples ; à peine trouvai-je moyen de consacrer une nuit aux agréables débauches de Canope. Six interminables journées se passèrent dans la cuve bouillante du tribunal, protégée contre la chaleur du dehors par de longs rideaux de lattes qui claquaient au vent. D'énormes moustiques, la nuit, grésillaient autour des lampes. J'essayai de démontrer aux Grecs qu'ils n'étaient pas toujours les plus sages, aux Juifs qu'ils n'étaient nullement les plus purs. Les chansons satiriques dont ces Hellènes de basse espèce harcelaient leurs adversaires n'étaient guère moins bêtes que les grotesques imprécations des juiveries. Ces races qui vivaient porte à porte depuis des siècles n'avaient jamais eu la curiosité de se connaître, ni la décence de s'accepter. Les plaideurs épuisés qui cédaient la place, tard dans la nuit, me retrouvaient sur mon banc à l'aube, encore occupé à trier le tas d'ordures des faux témoignages ; les cadavres poignardés qu'on m'offrait comme pièces à conviction étaient souvent ceux de malades morts dans leur lit et volés aux embaumeurs. Mais chaque heure d'accalmie était une victoire, précaire comme elles le sont toutes ; chaque dispute arbitrée un précédent, un gage pour l'avenir. Il m'importait assez peu que l'accord obtenu fût extérieur, imposé du dehors, probablement temporaire : je savais que le bien comme le mal est affaire de routine, que le temporaire se prolonge, que l'extérieur s'infiltrerait au-dedans, et que le masque, à la longue, devient visage. Puisque la haine, la sottise, le délire ont des effets durables, je ne voyais pas pourquoi la lucidité, la justice, la bienveillance n'auraient pas les leurs. L'ordre aux frontières n'était rien si je ne persuadais pas ce fripier juif et ce charcutier grec de vivre tranquillement côte à côte.

La paix était mon but, mais point du tout mon idole ; le mot même d'idéal me déplairait comme trop éloigné du réel. J'avais songé à pousser jusqu'au bout mon refus des conquêtes en abandonnant la Dacie, et je l'eusse fait si j'avais pu sans folie rompre de front avec la politique de mon prédécesseur, mais mieux valait utiliser le plus sagement possible ces gains antérieurs à mon règne et déjà enregistrés par l'histoire. L'admirable Julius Bassus, premier gouverneur de cette province nouvellement organisée, était mort à la peine, comme j'avais failli moi-même succomber durant mon année aux frontières sarmates, tué par cette tâche sans gloire qui consiste à pacifier inlassablement un pays cru soumis. Je lui fis faire à Rome des funérailles triomphales, réservées d'ordinaire aux seuls empereurs ; cet hommage à un bon serviteur obscurément sacrifié fut ma dernière et discrète protestation contre la politique de conquêtes : je n'avais plus à la dénoncer tout haut depuis que j'étais maître d'y couper court. Par contre, une répression militaire s'imposait en Maurétanie, où les agents de Lusius Quiétus fomentaient des troubles ; elle ne nécessitait pas immédiatement ma présence. Il en allait de même en Bretagne, où les Calédoniens avaient profité des retraits de troupes occasionnés par la guerre d'Asie pour décimer les garnisons insuffisantes laissées aux frontières. Julius Sévère s'y chargea du plus pressé, en attendant que la mise en ordre des affaires romaines me permît d'entreprendre ce lointain voyage. Mais j'avais à cœur de terminer moi-même la guerre sarmate restée en suspens, d'y jeter cette fois le nombre de troupes nécessaires pour en finir avec les déprédations des barbares. Car je refusais, ici comme partout, de m'assujettir à un système. J'acceptais la guerre comme un moyen vers la paix si les négociations

n'y pouvaient suffire, à la façon du médecin se décidant pour le cautère après avoir essayé des simples. Tout est si compliqué dans les affaires humaines que mon règne pacifique aurait, lui aussi, ses périodes de guerre, comme la vie d'un grand capitaine a, bon gré mal gré, ses interludes de paix.

Avant de remonter vers le nord pour le règlement final du conflit sarmate, je revis Quiétus. Le boucher de Cyrène restait redoutable. Mon premier geste avait été de dissoudre ses colonnes d'éclaireurs numides ; il lui restait sa place au Sénat, son poste dans l'armée régulière, et cet immense domaine de sables occidentaux dont il pouvait se faire à son gré un tremplin ou un asile. Il m'invita à une chasse un Mysie, en pleine forêt, et machina savamment un accident dans lequel, avec un peu moins de chance ou d'agilité physique, j'eusse à coup sûr laissé ma vie. Mieux valait paraître ne rien soupçonner, patienter, attendre. Peu de temps plus tard, en Moésie Inférieure, à l'époque où la capitulation des princes sarmates me permettait d'envisager mon retour en Italie pour une date assez prochaine, un échange de dépêches chiffrées avec mon ancien tuteur m'apprit que Quiétus, rentré précipitamment à Rome, venait de s'y aboucher avec Palma. Nos ennemis fortifiaient leurs positions, reformaient leurs troupes. Aucune sécurité n'était possible tant que nous aurions contre nous ces deux hommes. J'écrivis à Attianus d'agir vite. Ce vieillard frappa comme la foudre. Il outrepassa mes ordres, et me débarrassa d'un seul coup de tout ce qui me restait d'ennemis déclarés. Le même jour, à peu d'heures de distance, Celsus fut exécuté à Baïes, Palma dans sa villa de Terracine, Nigrinus à Faventia sur le seuil de sa maison de plaisance. Quiétus périt en voyage, au sortir d'un conciliabule avec ses complices, sur le marchepieds de la voiture qui le ramenait en ville. Une vague de terreur déferla sur Rome. Servianus, mon antique beau-frère, qui s'était en apparence résigné à ma fortune, mais qui escomptait avidement mes faux pas futurs, dut en ressentir un mouvement de joie qui fut sans doute de toute sa vie ce qu'il éprouva de mieux comme volupté. Tous les bruits sinistres qui couraient sur moi retrouvèrent créance.

*Mémoires d'Hadrien*, Paris, Gallimard, 1951, pp. 109 - 113